

## WITTGENSTEIN SUR LA VOIE DU LANGAGE COMME USAGE

*Jean-Christ KINANGA MASALA and Marcellin LUNANGA MUKUNDA*

Département de Philosophie, Université de Kinshasa, RD Congo

Copyright © 2020 ISSR Journals. This is an open access article distributed under the **Creative Commons Attribution License**, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited.

**ABSTRACT:** The originality of Wittgenstein's philosophy is decisive in his *philosophical investigations*. From a reinforced criticism of the Russell's project and his own *Tractatus*, he redirects the questioning on ordinary language by abandoning the problems related to the foundation of scientific activity. The ambition to base mathematics on logic implies in turn to base logic. However, such transcendental knowledge cannot exist according to Wittgenstein, who maintains that there is no point of view outside language (metalinguage). Wittgenstein lost interest in language as a means of accessing the truth and began to study it in its current uses. That is why we are talking about the philosophy of ordinary language.

**KEYWORDS:** Wittgenstein, langage, philosophical investigations, logic.

**RÉSUMÉ:** L'originalité de la philosophie de Wittgenstein est décisive dans ses *Investigations philosophiques*. A partir d'une critique renforcée du projet russellien et de son propre *Tractatus*, il réoriente l'interrogation sur le langage ordinaire en abandonnant les problèmes liés à la fondation de l'activité scientifique. L'ambition de fonder les mathématiques sur la logique implique à son tour de fonder la logique. Or un tel savoir transcendantal ne saurait exister selon Wittgenstein qui soutient qu'il n'y a pas de point de vue extérieur au langage (métalinguage). Wittgenstein se désintéresse du langage comme moyen d'accès à la vérité et se met à l'étudier dans ses usages courants. C'est pourquoi l'on parle de philosophie du langage ordinaire.

**MOTS-CLEFS:** Wittgenstein, langage, investigations philosophiques, logique.

Pour Wittgenstein des *Investigations philosophiques*, le langage cesse d'être une chose uniforme. Complétude et autonomie, deux traits du langage caractéristiques de la conception pré-wittgensteinienne, tombent à plat. Le langage n'étant ni complet ni autonome, la signification de ses expressions devient tributaire de son usage au sein d'une multiplicité de pratiques et d'activités en dehors desquelles il lui serait impossible de se constituer et de se composer. Il ne peut être saisi de façon indépendante de ces activités, de ces pratiques et de ces comportements. Le langage n'est pas en vérité indépendant des activités humaines, de notre comportement, de notre travail, du monde dans lequel nous vivons : il ne peut en aucune façon être saisi systématiquement mais en tant que faisant partie de la constitution des situations et des formes de vie. Le langage est donc une variété d'activités différentes, et nous l'utilisons pour donner des ordres, poser des questions, affirmer, nier, etc., pour assumer différentes activités que Wittgenstein appelle des jeux de langage. Le langage se pose donc comme une collection dynamique d'activités réductibles à des jeux de langage, et ceci veut dire qu'il est dépossédé de toute « essence » singulière susceptible d'être fixée dans une théorie systématique unique. Comprendre un langage c'est comprendre son mode de fonctionnement qui ne peut être possible que sur la base d'une reconnaissance de sa multiplicité et de sa variété. Dans ce contexte et par opposition à la démarche suivie dans le *Tractatus*, la signification d'une expression n'est plus la dénotation d'un objet mais son usage. La signification d'une expression c'est son usage dans la variété des jeux de langage. C'est bel et bien le sens de la fameuse phrase de Wittgenstein dans les *Investigations* qui dit que la signification d'un mot c'est son usage dans le langage<sup>1</sup>.

Le modèle « dénotatif » et les définitions ostensives sont rejetés par Wittgenstein et ne peuvent pas servir de paradigme pour démontrer comment le langage, dans son ensemble, est acquis, appris, et comment il fonctionne. En outre, le but ultime

---

<sup>1</sup> L. WITTGENSTEIN, *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 2005, p. 21.

de Wittgenstein par le biais de cette nouvelle analyse du mode de fonctionnement du langage qui le distancie de la théorie entreprise dans le *Tractatus*, n'est pas de déployer une théorie systématique de la signification comme usage. Il n'y a pas une théorie de la signification comme usage dans les *Investigations* ou dans les autres écrits post-*Tractatus* de Wittgenstein : les usages des expressions sont aussi variés que les jeux de langage eux-mêmes dans lesquelles ces usages apparaissent<sup>2</sup>. Il est exclu qu'une théorie singulière soit en mesure, soit capable de capturer toute la variété de ces usages. Non seulement la compréhension d'un langage donné implique la variété de ses usages dans les contextes multiples des jeux de langage, mais sa maîtrise aussi. En effet, la maîtrise d'un langage quelconque consiste en premier lieu dans le fait d'être capable d'employer ses expressions dans les différents jeux de langage auxquels elles appartiennent. Il faut insister sur le point crucial suivant : le slogan « la signification c'est l'usage » ne doit pas être tenu, dans le cas de Wittgenstein, pour une définition du concept de signification. Il faut saisir ce concept en étroite relation avec ce que Wittgenstein laisse entendre à propos de l'acte de comprendre : il ne s'agit pas d'un état ou d'un processus mental, mais comprendre c'est essentiellement maîtriser une technique ; ce qui, dans le lexique wittgensteinien ne veut rien dire de plus que suivre les règles d'usage des expressions.

Comprendre et connaître ne sont pas pour Wittgenstein des événements dans l'esprit : ce sont plutôt des capacités, des habiletés pratiques. C'est pour cette raison qu'il parle, en plus du terme d'usage, des fonctions des expressions et des propositions, de leurs objectifs et buts, de leurs rôles et de leurs emplois, etc.

Malgré la reconsidération quasi-totale de ses vues telles qu'elles sont exposées dans le *Tractatus*, la conviction « négative » générale de Wittgenstein vis-à-vis de la philosophie non seulement ne change pas mais elle prend une allure bien plus sûre. En effet, alors que dans le *Tractatus* les problèmes de la philosophie apparaissent en raison d'une mauvaise compréhension de la logique de notre langage, Wittgenstein renonce dans les *Investigations* à toute tentative de construire une théorie systématique de ces problèmes : « il vaut mieux les dissoudre que de les résoudre, puisque les problèmes de la philosophie n'apparaissent que lorsque le langage part en vacances »<sup>3</sup>.

Wittgenstein identifie donc la signification d'une expression à son usage, ce qui va rendre le langage étroitement lié à l'action et à la vie. La signification d'une expression c'est donc son utilisation, mais, précise Wittgenstein, son utilisation selon des règles. « Le langage comme usage aboutit au concept de jeu de langage qui implique la question des règles, leur apprentissage et leur utilisation dans les différents contextes »<sup>4</sup>. La nouvelle conception du langage chez Wittgenstein n'est plus réductible à la seule syntaxe logique. Le langage ne saurait être un simple système de signes assimilables à la langue. Pour comprendre une expression ou une phrase, il ne suffit pas de comprendre la langue, ni de prendre en compte l'activité mentale présumée de l'individu. C'est dans un tel contexte que Wittgenstein introduit le concept de jeu de langage : le langage présuppose jeux et formes de vie, événements et situations.

La valeur méthodologique et la portée instrumentaliste de ce recours à la notion de jeu de langage et de sa définition dans les termes des « formes de vie » sont indéniables. L'approche sémantique (si on veut toujours parler de sémantique wittgensteinienne) devient plus dynamique et surtout plus fonctionnelle : il est question désormais de décrire des situations conversationnelles et des pratiques contextuelles du langage dont la compréhension nous aide à saisir correctement les règles d'usage des expressions et des phrases dans leur ancrage dans un contexte et dans une culture. La notion de « jeu de langage » veut dire avant tout que la pratique du langage est étroitement liée à une façon de vivre, à une attitude dans la vie, à une forme de vie. Le langage est par essence une activité, et un comportement, mais une activité et un comportement gouvernés par des règles.

La philosophie ne consiste pas à affirmer ni à compléter de manière extraordinaire le système des règles. Elle ne consiste point également à viser l'idéal en établissant des normes. Car en visant la normativité dans la philosophie, on ne fait que poser des thèses. Si Wittgenstein affirme que les problèmes philosophiques doivent totalement disparaître, cela veut dire que le fait de philosopher en posant des thèses fait croire que les problèmes sont résolus totalement alors qu'il n'en est rien.

Poser les thèses en philosophie, c'est en effet, refuser l'esprit de découverte qui consiste à cesser de philosopher quand l'on veut. Ainsi la position des thèses en philosophie constitue-t-elle une atteinte portée à la paix en philosophie. En posant les thèses en philosophie, on tourmente celle-ci par des questions qui la mettent elle-même en question. Cette manière de philosopher qui consiste à poser des thèses, défavorable à la paix en philosophie, est en réalité une activité qui consiste à jouer le seul jeu de la logique ; un jeu qui s'érige comme la norme de tous les autres jeux. Jouer le jeu de la logique, en effet, c'est se

<sup>2</sup>*Ibidem*, p. 25.

<sup>3</sup> L. WITTGENSTEIN, *op.cit.*, p. 58.

<sup>4</sup>S. LAUGIER, *Wittgenstein : les sens du langage*, Paris, P.U.F, 2005, p. 176.

fonder sur « l'idée que l'idéal doit nécessairement se trouver dans la réalité<sup>5</sup> ». En se fondant sur une telle conviction, « l'idéal nous aveugle, et nous ne voyons pas clairement l'application effective du mot jeu »<sup>6</sup>. Mais quel est la nature d'un tel idéal ? A ce sujet, Wittgenstein écrit :

« L'idéal, dans nos pensées, est fixe et inébranlable. Tu ne peux lui échapper. Il te faut toujours revenir à lui. Il n'y a pas de dehors. Dehors, il n'y a pas d'air pour respirer. – A quoi cela tient-il ? L'idée est en quelque sorte posée sur notre nez comme des lunettes à travers lesquelles nous verrions ce que nous regardons. Il ne nous vient même pas à l'esprit de les enlever »<sup>7</sup>.

Ce qu'il faut comprendre à travers ces propos de Wittgenstein, c'est que lorsque nous philosophons, très souvent, nous ne faisons que revenir sans cesse à nos thèses que nous posons, en refusant, de la sorte, d'enlever les lunettes que nous portons sur nos nez. Si Wittgenstein s'est décidé de rejeter sa doctrine de l'image du *Tractatus*, c'est qu'il a compris que cette manière de philosopher en posant des doctrines ne rendait pas véritablement justice à la pratique de la philosophie. Il a compris que philosopher ne doit pas consister à porter les lunettes fixes et inébranlables à travers lesquelles on regarderait la réalité. En refusant d'enlever ces lunettes que nous portons, nous refusons de comprendre que « la philosophie se contente de placer toute chose devant nous, sans rien expliquer ni déduire »<sup>8</sup>. Si philosopher ne doit consister ni à poser les thèses ni à porter les lunettes de l'idéal alors, que veut dire philosopher ? Wittgenstein nous donne le véritable sens de la philosophie, par l'exemple du retournement qu'il opère au sein de sa réflexion. Voici l'épigraphe phare qui traduit ce virage ou tournant linguistique :

« Plus notre examen du langage effectif se précise, plus s'aggrave le conflit entre ce langage et notre exigence. (Car la pureté de cristal de la logique n'était pas un résultat auquel je serais parvenu, mais une exigence.) Le conflit devient intolérable et l'exigence menace maintenant de se vider de son contenu. – Nous sommes sur un terrain glissant où il n'y a pas de frottement, où les conditions sont donc en un certain sens idéales, mais où, pour cette raison même, nous ne pouvons plus marcher. Mais nous voulons marcher, et nous avons besoin de frottement. Revenons donc au sol raboteux ! »<sup>9</sup>

En parlant du conflit qui devient intolérable, l'auteur veut rendre compte de l'illégitimité de la pratique de la philosophie qui consiste à poser des thèses. Cette pratique n'est point le résultat d'un examen, aux dires du philosophe des *Investigations*, mais elle est simplement une exigence. Celle-ci menace de se vider de son contenu justement parce qu'elle se fonde uniquement sur le simple *a priori*. La philosophie qui se fonde sur l'*a priori* rend la marche impossible. Car cet *a priori* est le lieu où les conditions sont idéales et où il y a absence de frottements. Mais pour que la marche soit possible, il faut donc créer les conditions de frottements. Celles-ci doivent essentiellement consister en un retour au sol raboteux. Un tel retour n'est rien d'autre qu'une conversion de regard qui consiste à changer la manière de philosopher.

Changer la manière de philosopher, c'est être capable d'opérer un retournement ; c'est également être capable de voir les choses dans « leur simplicité et leur banalité »<sup>10</sup>. Car, c'est justement cette incapacité de voir les choses dans leur simplicité et leur banalité qui conduit à poser des thèses en philosophie. Ce qu'il faut retenir, c'est qu'en réalité, « les aspects les plus importants (...) nous sont cachés du fait de leur simplicité et de leur banalité »<sup>11</sup>. Ce qui veut dire qu'en philosophie, il est plus question de l'exercice qui consiste à voir les choses telles qu'elles s'offrent. Cela ne veut point dire qu'il faut légitimer l'apparence ou l'illusion. Il s'agit plutôt de se situer chaque fois, en philosophie, à la jointure afin d'avoir une vision plurielle des choses. En clair, cela veut dire que philosopher revient à jouer le jeu du pluralisme. Qu'est-ce à dire exactement ?

Wittgenstein, tout au long de sa réflexion philosophique, a toujours trouvé dans la philosophie une noble et lourde tâche. Celle-ci a, à ses yeux, une affaire. Mais si « ce n'est pas l'affaire de la philosophie de résoudre la contradiction au moyen d'une découverte mathématique ou logico-mathématiques »<sup>12</sup>, que peut alors être son affaire ? En effet, « la philosophie place seulement toute chose devant nous, et n'explique ni ne déduit rien »<sup>13</sup>. Il n'y a justement rien à expliquer parce que tout est étalé sous nos yeux.

<sup>5</sup>L. WITTGENSTEIN, *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, p.81.

<sup>6</sup>*Ibidem*

<sup>7</sup>*Ibidem*, p. 88.

<sup>8</sup>*Ibidem*, p. 89.

<sup>9</sup> L. WITTGENSTEIN, *op.cit.*, p. 83.

<sup>10</sup>*Ibidem.*, p. 89.

<sup>11</sup> L. WITTGENSTEIN, *op.cit.*, p. 89.

<sup>12</sup>*Ibidem*, p. 87.

<sup>13</sup>*Ibidem*, p. 88.

Par philosophie, on pourrait entendre ce qui est possible avant toutes nouvelles découvertes ou inventions. En effet, « le travail du philosophe est l'entassement des souvenirs pour un but particulier<sup>14</sup> ». Le but particulier recherché ne saurait résider dans l'établissement des systèmes philosophiques, des théories scientifiques ou des thèses. Car, comme le dit Wittgenstein, si l'on veut poser des *thèses* en philosophie, on n'en viendrait pas à la discussion, parce que tout le monde serait d'accord avec elles. Or pour qu'il y ait discussion véritable il faut nécessairement qu'il y ait, pour parler comme Heidegger<sup>15</sup>, un combat amoureux. Amoureux, ce combat l'est justement parce qu'il vise la « chose elle-même », c'est-à-dire la vérité.

La quête de la vérité est donc ce qui est visé dans la philosophie. Une telle quête se veut inachevée puisqu'à chaque fois, la solution devient un nouveau problème. L'affaire de la philosophie serait donc, non pas de prétendre résoudre définitivement les problèmes, mais de faire face à ces problèmes. Or faire face aux problèmes, aux situations se présentant à tout être humain, veut dire réagir et agir. En effet, réagir, c'est « répondre aux exigences de la vie »<sup>16</sup>. Mais la réaction dont il est question ici trouve son sens dans le fait même qu'elle soit un jeu. La philosophie consiste, en réalité, à jouer. En effet, Wittgenstein, face à la situation intellectuelle de son époque fait la remarque suivante :

*« Un peu de la même façon que les anciens physiciens, dit-on, se sont soudainement aperçus qu'ils savaient trop peu de mathématiques pour dominer la physique, on peut dire que les jeunes gens aujourd'hui se trouvent soudain dans une situation où le bon sens habituel ne suffit plus pour répondre aux étranges exigences de la vie. Tout est devenu si compliqué que, pour s'y retrouver, il faut un esprit exceptionnel. Car il ne suffit plus de bien jouer le jeu ; la question suivante revient en effet sans cesse : est-ce que tel jeu est jouable maintenant, et quel est le bon ? »<sup>17</sup>*

L'image que Wittgenstein utilise dans cette citation, celle des anciens physiciens, permet de comprendre qu'à chaque fois, dans la vie, il faut rester vigilant et attentif, pour pouvoir répondre aux exigences de cette vie. Si les physiciens anciens se sont accoutumés à jouer, à leur époque, leur jeu de physique, il faut que ce jeu soit jouable à cette époque précise et qu'il soit le bon jeu en ce moment. Mais si, comme le souligne Wittgenstein, les anciens physiciens se sont aperçus, de façon soudaine, qu'ils ne dominaient plus la physique, c'est justement parce qu'ils ne connaissaient pas le jeu de la mathématique qui s'imposait à leur époque et qu'ils continuaient toujours de jouer l'ancien jeu.

Dans une telle situation, ils ne répondent pas aux exigences de la vie et tout pourrait devenir compliqué pour eux ; car ils manquent d'esprit exceptionnel. Cette image rapportée à la vie courante signifie que : les jeunes gens, comme le souligne Wittgenstein, jouent le jeu habituel qui, à leurs yeux, constitue le bon sens habituel. Mais ils ont aujourd'hui des difficultés justement parce qu'ils n'ont pas cet esprit exceptionnel qui leur permet de changer de jeu, d'en choisir le bon au bon moment.

C'est ce qui, souligne encore Wittgenstein, rend la vie plus difficile et compliquée. Cet exemple nous permet de comprendre que très souvent ce qui rend difficile la vie, c'est l'habitude de jouer le même jeu en le considérant comme étant la norme de toute chose. S'il est vrai, comme l'a dit Wittgenstein plus haut, que la question n'est pas de bien jouer mais qu'il est plus question du type de jeu à jouer au moment où il le faut, il va sans dire que l'esprit exceptionnel, esprit dont notre époque a besoin, et dont il est question, ne doit pas se limiter ni à la maîtrise d'un jeu particulier ni à un choix volontaire d'un jeu à jouer.

L'exemple donné par Wittgenstein, exemple portant sur les physiciens anciens, devenus incapables de maîtriser la physique parce qu'ayant peu de connaissance en mathématique, illustre clairement que s'ils savaient jouer, au moment où il le fallait, à la fois le jeu de la physique et celui des mathématiques, ils ne se trouveraient pas dans une telle incapacité. Mais comment devraient-ils y parvenir ? L'esprit exceptionnel exige d'être à une position où l'on doit être capable de voir toutes les connexions possibles.

Or, cela n'est possible que si l'on se positionne à la jointure des choses. Car, c'est justement là qu'on peut avoir une vision synoptique qui permet de jouer le bon jeu au bon moment. N'est-ce point donc une telle vision synoptique qui est l'esprit qui se réclame comme besoin de notre époque ? L'esprit exceptionnel dont parle Wittgenstein se décline comme une affaire de capacité de vision synoptique. C'est justement ce type de vision que Wittgenstein appelle expérience ; mais il baptise celle-ci comme « remarque d'un aspect ».

Cette remarque d'aspect, d'une certaine manière, a un rapport avec l'idée de connexions, de ressemblance ou de relation ; puisque remarquer un aspect n'est possible qu'à partir d'une certaine analogie. On met en relation deux choses et c'est ainsi qu'on parvient à remarquer un aspect par le jeu de l'analogie. En réalité, la vision dont parle Wittgenstein est un « voir comme

<sup>14</sup>*Ibidem*.

<sup>15</sup> M. HEIDEGGER, *La logique comme question en quête de la pleine essence du langage*, Paris, Gallimard, 2008.

<sup>16</sup> L. WITTGENSTEIN, *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 2005, p. 39.

<sup>17</sup>*Ibidem*, p. 39.

autrement ». Il s'agit d'une vision de complexités qu'on pourrait comprendre mieux à l'aide de l'exemple du canard-lapin que Wittgenstein donne lui-même.

En réalité, ce que Wittgenstein veut faire comprendre, c'est qu'il faut être capable d'une vision synoptique. Celle-ci suppose que quelle que soit la chose à laquelle on pense, elle possède, d'une certaine manière, un point de vue pluraliste. Mais, ce qui caractérise fondamentalement la vision synoptique inhérente au pluralisme, c'est bien le fait que les choses sont les unes avec les autres de différentes manières, mais aucune n'inclut en elle toute chose ou ne domine toute autre<sup>18</sup>. Si la vision synoptique, caractéristique fondamentale de l'esprit exceptionnel, consistant à voir les corrélations, caractérise le pluralisme, comment alors le comprendre ?

Le pluralisme sous-entend une pluralisation des niveaux du voir, c'est-à-dire la capacité de vision synoptique. Cela veut dire qu'il faut être capable de voir plusieurs connexions à la fois. Tout se passe comme s'il s'agit des lunettes synoptiques qui permettent de voir plusieurs possibilités à la fois. Être capable de voir à la fois toutes les possibilités qui s'offrent, c'est, d'une certaine manière, cultiver le pluralisme. En effet, pour mieux comprendre ce qui en jeu dans le pluralisme, c'est particulièrement à l'exemple des jeux de langage chez Wittgenstein qu'il faut se référer. A ce propos il écrit :

*« Nos clairs et simples jeux de langage ne sont pas des études préparatoires pour une réglementation future du langage – pour ainsi dire de premières approximations, ignorant le frottement et la résistance de l'air. Les jeux de langage se présentent plutôt comme des objets de comparaison qui sont destinés à éclairer les conditions de notre langage par des similitudes et des dissemblances »*<sup>19</sup>.

L'ignorance de frottement et de la résistance de l'air dont il est question ici, et qui ne concerne pas les jeux de langage, est celle qui caractérise l'idéal (dont il est question dans le *Tractatus*) et qui, comme l'idée posée sur le nez comme des lunettes, n'offre qu'un seul niveau du « voir ». Et puisque sans le frottement et la résistance de l'air, tout glisse et empêche de marcher, de même par analogie, l'idéal ne permet pas la marche qui consiste à dépasser le seul niveau du « voir » de l'idéal qui est fixe et inébranlable. Le dépassement du niveau du « voir » de l'idéal suppose qu'il faut se passer de l'idée posée comme une fixité sur le nez.

C'est à cette condition seule, condition de la marche, que la pluralisation des niveaux du « voir » pourrait être possible. A l'image des jeux de langage qui constituent des objets de comparaison, cultiver la pluralisation des niveaux du « voir », revient à se rendre capable de faire, à chaque fois, des comparaisons. Celle-ci, loin d'être une activité qui cherche à « voir ce qui est commun »<sup>20</sup>, doit permettre à percevoir les similitudes et les dissemblances. C'est, en effet, une telle perception qui pourrait permettre d'éviter « l'injustice ou la vacuité de nos affirmations »<sup>21</sup>. Le dépassement du niveau du « voir » de l'idéal est, en réalité, un dépassement de l'homogénéité au profit de la pluralité hétérogène. C'est ainsi donc qu'une pluralisation des niveaux du « voir » doit consister en une prise en compte de cette pluralité hétérogène.

En refusant l'homogénéité structurelle du langage incarnée par le *Tractatus*, le second Wittgenstein s'est rendu compte qu'une telle homogénéité rendait la vision fixe, et incapable de percevoir la diversité essentielle du langage. Par cet exemple, il invite au refus de la fixité de vision au profit d'une vision caractérisée par plusieurs niveaux du « voir ». Cela veut dire que l'option pour une vision à plusieurs niveaux à la fois nécessite le refus d'une théorie organisée, d'un système fixe ou une position de thèse. Wittgenstein écrit :

*« Il y en a d'innombrables, il y a d'innombrable catégories d'emplois différents de ce que nous nommons signes, mots, phrases. Et cette diversité n'est rien de fixe, rien de donné une fois pour toutes. Au contraire, de nouveaux types de langage, de nouveaux jeux de langage pourrions-nous dire, voient le jour, tandis que d'autres vieillissent et tombent dans l'oubli »*<sup>22</sup>.

Parce que le langage n'est pas essentiellement descriptif, la logique ne peut prétendre rendre compte du fonctionnement de la langue, beaucoup plus riche et divers. La signification d'un mot ne peut être réduite à être une étiquette sur une chose. Or l'analyse sémantique du langage privilégie le nom qui dénote une réalité individuelle, ce qui enclenche ensuite les problèmes ontologiques cherchant à déterminer quelles sont les entités ultimes que nous pouvons admettre légitimement. En abandonnant ce point de vue logique sur le langage, il n'est plus nécessaire de limiter drastiquement ses usages ; leur pluralité n'est plus une source d'opacité et d'erreur, mais une richesse qu'il convient de pénétrer. Tout en restant fidèle à la

<sup>18</sup>S. LAUGIER, *Wittgenstein : le mythe de l'inexpressivité*, Paris, Vrin, 2010, p. 89.

<sup>19</sup> L. WITTGENSTEIN, *op.cit.*, p. 104.

<sup>20</sup>*Ibidem*, p. 67.

<sup>21</sup>*Ibidem*, p. 88.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 39.

compréhension de la philosophie qui l'anime – elle n'est ni une théorie scientifique, ni une ontologie, ni une métaphysique, mais une activité critique du langage. Wittgenstein ne l'ordonne plus désormais à l'exigence de véracité logique, mais à une recension méticuleuse de ses usages. Le langage n'est pas seulement un ensemble de signes, c'est un ensemble de signes pour l'expression et la communication avec autrui. Il ne s'agit plus de purifier le langage naturel pour mettre sur pied une langue logique où tous les symboles correspondent adéquatement à des réalités, mais d'étudier la langue ordinaire telle que les locuteurs l'utilisent quotidiennement dans leurs paroles et les échanges.

Wittgenstein propose d'élaborer une grammaire philosophique, c'est-à-dire non une grammaire normative qui réglementerait les usages légitimes (il faut « laisser les choses en l'état », selon sa formule), mais une grammaire descriptive qui "observe" les conditions effectives d'emploi d'une expression, elles-mêmes solidaires d'une expérience du monde. La notion de jeu de langage prend en charge cette orientation pragmatique.

La signification est l'envoyée à ses usages effectifs dans ses différentes occurrences. Or chaque usage renvoie à une situation pratique particulière. Il convient donc de considérer la solidarité entre la signification linguistique et l'ensemble des comportements et des pratiques auxquels elle est attachée.

Cet accent sur le contexte effectif contraste avec l'analyse logique et normative du langage qui décontextualisait systématiquement l'usage d'une expression. La reconnaissance de la pluralité des jeux de langage, qui renvoie par analogie aux jeux, eux-mêmes divers, oblige à renoncer à la recherche d'une fonction unique du langage.

De plus, comme dans les jeux, le langage est fait de règles dont nous dépendons et qui conditionnent nos usages.

Cela revient à critiquer l'hypothèse du langage privé. Le langage ne s'enracine pas empiriquement dans des sensations privées (par exemple, l'expérience de la douleur ou la perception d'une couleur), ni dans des reconstructions idéalistes et solipsistes qui mettent entre parenthèses le monde vécu. Si la signification d'un mot repose sur des états privés de l'individu, on devrait conclure de manière sceptique que rien ne peut garantir la communication avec autrui, ce qui est contraire aux faits. Enfin, Wittgenstein refuse tout fondement transcendantal.

En insistant sur la diversité d'usage, il s'agit pour Wittgenstein de faire comprendre qu'il n'y a pas qu'une seule manière d'agir, de faire qui pourrait s'ériger comme norme des autres manières. L'insistance, par Wittgenstein, sur le fait qu'en cette diversité de manière de faire, il n'y a point quelque chose de fixe, fait comprendre qu'il faut toujours privilégier, dans toutes les actions humaines, toutes les possibilités d'actions, de comportements, du « faire ». Cela suppose également que toute sorte de généralisation doit être mise à l'écart. En rendant ainsi justice à la diversité essentielle qui caractérise les jeux de langage, on a l'avantage de percevoir toujours de nouvelles actions qui s'offrent à chaque fois.

## REFERENCES

- [1] HEIDEGGER, M., *La logique comme question en quête de la pleine essence du langage*, Paris, Gallimard, 2008
- [2] HINTIKKA M.B, HINTIKKA, J., *Investigations sur Wittgenstein*, Paris, Vrin, 2001
- [3] LAUGIER, S., *Wittgenstein : le mythe de l'inexpressivité*, Paris, Vrin, 2010
- [4] LAUGIER, S., *Wittgenstein : les sens du langage*, Paris, P.U.F, 2005
- [5] LAURENDEAU, P., *Langage et praxis*, Paris, L'Harmattan, 2004
- [6] MEYER, M., *La philosophie anglo-saxonne*, Paris, P.U.F, 1994
- [7] RECANATI, F., *Philosophie du langage et de l'esprit*, Paris, Gallimard, 2008
- [8] SEYMOUR, M., *L'institution du langage*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005
- [9] WITTGENSTEIN, L., *De la certitude*, Paris, Gallimard, 2004
- [10] WITTGENSTEIN, L., *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 2005
- [11] WITTGENSTEIN, L., *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 2001